



L'Aube du monde
Film franco-allemand d'Abbas Fahdel

Plein soleil, des roseaux, des marécages. Rien à voir avec l'image habituelle qu'on se fait de l'Irak. Nous voilà dans le delta du Tigre et de l'Euphrate, le jardin d'Eden, selon le livre de la Genèse. Au cœur de cette région vivent des Arabes pauvres et persécutés. Parmi eux, le jeune Mastour, à peine marié et enrôlé de force pour combattre les Américains dans la guerre du Golfe. Du conflit, on aura juste un aperçu brûlant : Mastour marchant au ralenti en plein désert, en compagnie d'un soldat camarade, au milieu d'un champ de mines. Longue séquence, tendue, suspendue. Un faux pas, Mastour saute. Mais juste avant de mourir, cet ange sacrifié fait promettre à son ami Riad de rejoindre et de protéger sa jeune épouse, interprétée par Hafsia Herzi, plus sensuelle que jamais.

L'Aube du monde est une vraie surprise. Un film qui semble venir de loin, signé par Abbas Fahdel, un réalisateur né en Irak, qui a fait ses études en France et qui a déjà réalisé deux documentaires. Il a aussi été critique avant de devenir cinéaste et cela se voit : il cadre avec soin, varie les points de vue, procède par métaphores. Sa fable moderne décrit le sort malheureux des Arabes du marais, mais puise aussi dans la mythologie. La guerre, la malédiction, les traditions sont, ici, autant de barrages qui empêchent Riad d'être fidèle à sa promesse. Servi par une photographie splendide, le film emprunte des détours sinueux, oscille entre espoir et désolation, et s'approche de la fantasmagorie. Jusqu'à finir par la vision hallucinante d'une cohorte de survivants hagards et abandonnés, possible tableau d'un lendemain d'apocalypse.

Jacques Morice
Télérama, Samedi 30 mai 2009

Lien de l'article sur Internet :
<http://www.telerama.fr/cinema/films/l-aube-du-monde,383868,critique.php>



L'Irak sous un jour nouveau
« L'Aube du monde », premier film sensible d'Abbas Fahdel

Un arbre solitaire, au milieu d'un marais sur lequel se lève le soleil, s'écroule soudain dans un craquement sourd. Comme une métaphore du film dans son intégralité, la première image de *L'Aube du monde* annonce toutes celles qui suivront.

Le jardin d'Eden existerait-il donc ? Plus exactement, il existait encore il y a peu. D'origine irakienne, Abbas Fahdel choisit de faire de la région des marais situés à la frontière de l'Iran et de l'Irak, entre le Tigre et l'Euphrate, le théâtre de sa première fiction, et de rendre hommage à un peuple aujourd'hui disparu : la tribu des Maadans, aussi appelés Arabes des marais.

Victimes, dans l'indifférence générale, des affrontements secouant le secteur depuis presque un quart de siècle, ils auront vu l'étang qui abritait leurs embarcations regroupées en minuscules villages bombardé, asséché par Saddam Hussein et sa destruction achevée par la Guerre du Golfe.

Zahra est donc une fille des marais, promise à son cousin Mastour : d'enfant, nous la verrons grandir sous les traits de Hafsia Herzi, éblouissante Rym de *la Graine et le Mulet* de Kechiche. Et devenir femme au jour du départ de son jeune mari au combat, réquisitionné par l'armée irakienne pour combattre le Mal américain. Elle le sent, elle lui dit : il ne reviendra pas. Le supplie de désertir.

Avant de partir pour toujours, Mastour prend soin de demander à Riad, soldat badgadi rencontré sur le front, de veiller sur Zahra. Ce dernier accédera à la dernière volonté de son ami à tout prix. Et, malgré le mépris qu'à Bagdad on lui a toujours inculqué pour cette tribu «arriérée», s'apprête à toutes deux les épouser. Dans un village déserté, le film les abandonne à leur sort après un orage de fin du monde, tels Adam et Eve au matin originel.

Si le scénario, récompensé par le CNC, n'en est pas moins un peu trop naïf, voire biblique, les images filmées presque exclusivement en plans séquences et fixes sont sublimes ; Hafsia Herzi est toujours bluffante de vérité, ce qu'on ne peut pas dire de tous ses partenaires de jeu.

Loin de l'exotisme ou du folklore, la musique composée par l'Allemand Jürgen Knieper, compositeur fétiche de Wim Wenders, achève de faire de *L'Aube du monde* une expérience sensorielle. Fahdel lève avec cette histoire d'amour postapocalyptique le voile sur un territoire inconnu mais déjà disparu, effacé par la brutalité du monde moderne.

Aurélia Hillaire
Libération, 27/05/2009

Lien de l'article sur Internet :
<http://www.libération.fr/cinema/0101569691-l-irak-sous-un-jour-nouveau>



« Une œuvre sensible, qui conjugue splendeur visuelle et émotion. »



« L'Aube du monde est un film magnifique et poignant accumulant des scènes inoubliables. L'un des plus beaux films de 2009 assurément. »



« D'une ambition plastique impressionnante, ce long-métrage d'une grande poésie laisse chaque geste, chaque parole, chaque plan, chaque morceau musical faire sens. »



« L'Aube du monde est une œuvre à la beauté formelle souvent époustouflante. »



« Un premier long métrage envoûtant. »



« L'Aube du monde est habité de cinéma, il foisonne et peut se targuer de véritables et légitimes ambitions. »



"Autant d'images qui impriment la rétine durablement : symboliques, dépouillées, elles s'accordent aux dialogues peu nombreux, à la densité rugueuse des situations, à la beauté farouche du site. »



« La force du film réside surtout dans sa symbolique magnifiée par la belle composition des plans à l'aspect onirique et rêvé (la photographie relève d'une intéressante poésie crépusculaire). L'environnement naturel est filmé dans un style tarkovskien avec des séquences qui insistent sur la puissance de l'élément eau. Inspiré par le cinéma de la modernité, Fahdel use également de plans à la Ozu, sorte de blocs de temps en forme d'interludes, qui permettent de souligner le caractère calme et rêvé de lieux naturels considérés comme le jardin d'Eden. »



« Abbas Fahdel a réussi à faire d'un thème sordide – le génocide des Maadans par Saddam Hussein - un film tout en poésie. »



« C'est un genre de film de guerre où les coups de feu sont rares et silencieux. Cela peut évoquer "L'Odyssée", les embûches et le temps qu'il faut pour retrouver sa terre après la guerre, du point de vue de celles qui attendent. Les plans sont longs et fixes, mais ils pourraient être encore plus longs et fixes, on ne s'ennuierait pas. »
